

Richard Parmentier

Les couleurs abstraites

Sur l'horloge blanche, la trotteuse couleur de sang gambade de seconde en seconde, tirant dans son euphorie les minutes sévères et les heures graves, dont le bras pourtant mime l'immobilité. Car lorsque je fixe la grosse aiguille noire échouée entre deux chiffres, comme abandonnée, mes sens me jurent qu'elle est à jamais clouée sur son cadran, tandis que ma raison me rappelle douloureusement que pourtant, plus forte que toutes les volontés, sûre de sa victoire, elle tourne !

Elle tourne comme jadis, sur les quais d'une gare, devant la multitude du contingent affronté à son curieux devoir, devant cette foule dans laquelle je cherchais ma place en traînant mon baluchon.

Et depuis, longtemps, patiemment, j'ai collé sur l'image de mon enfance les pièces du puzzle cancéreux de la guerre. Je suis parti comme tant d'autres, anonyme dans l'angoisse collective, vers un pays inconnu et pourtant ennemi.

Je n'ai jamais cru à l'amour du prochain. Comment peut-on aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas et dont l'existence même est une hypothèse ? Aimer sans savoir est comme haïr sans connaître : l'abstraction des sentiments est la plus horrible des choses !

*

Si l'innocente aiguille rouge pouvait inverser sa course, s'accélérer, entraîner ses sœurs à rebours de seulement quelques tours, elle vous montrerait la plus parfaite application de cette horreur. Elle vous traînerait par les yeux dans un pays lointain, plein de soleil, mais dont les caves sombres abritaient notre haine ordinaire.

Venez ! Soutenez au moins un instant le regard de cet homme dont les veines sont ouvertes et dont les yeux oscillent encore tandis que je les observe pour saisir l'instant unique où ils passeront de l'éclat de la vie à la ternissure éternelle !

Venez écouter le cri fou de la douleur, extirpé d'un corps supplicié, pendant que nous savourons des alcools fins, parfois volés dans quelques maisons réquisitionnées, où simplement pillées sur notre passage ! Que le confort d'une simple chaise est délicieux quand à deux pas de vous un inconnu râle encore, quand chacun de ses souffles est une prière pour mourir, quand chaque seconde de sa vie lui est insoutenable ! Quand il vous suffit d'enfoncer encore plus avant sous ses ongles ces quelques aiguilles portées au rouge pour élargir l'abysse qui vous sépare et magnifie votre puissance !

Comprenez-vous cela ? Moi, non. Je ne comprends plus.

Pourtant lorsque je ferme les yeux, quand ma mémoire prend l'horloge à rebrousse-temps et fait un effort de quelques jours, c'est bien moi que je vois dans cette cave, c'est bien la haine qui bouillonne dans mon cerveau contre ces hommes à qui je n'ai jamais parlé et que je n'ai jamais vus auparavant.

Par quel miracle des enfers cela a-t-il pu être ? Il a tout simplement suffi de me persuader que je connaissais ces hommes de tout temps. Je croyais savoir ce qu'ils me feraient si je venais à tomber dans leurs filets : j'avais vu ce qu'il était resté d'Alexandre après leur passage. L'image de la haine, le portrait de l'ennemi, étaient dessinés dans son visage mutilé, dans son expression de désespoir. J'avais lu dans ces yeux cet appel à l'aide à jamais figé auquel je n'avais pas pu répondre. Alors j'avais imaginé l'Autre, sans lui donner de nom, sans lui octroyer de rêve, sans lui accorder la moindre histoire et je l'ai vu suppliciant mon ami. Et j'ai décidé que je le connaissais. Et que je le haïssais !

*

Car Alexandre était mon ami. Quand il a disparu, j'ai su enfin ce qu'était la peur ! Quand ils l'ont enlevé, j'ai compris ce que signifiait être seul ! Et devant son cadavre retrouvé deux jours plus tard, la raison ne m'était plus d'aucun secours. Le seul carburant qu'il me restait était ailleurs que dans ma tête.

Quelques jours auparavant, Alexandre m'avait donné une petite ampoule contenant un liquide. A avaler si je tombais dans leurs mains.

– Crois-moi : il veut mieux cette mort-là que la leur !

J'avais pris l'ampoule. Cela me paraissait irréel. Je lui avais demandé s'il en avait une, lui aussi. Il m'avait répondu d'un signe de tête qui voulait dire oui. Je n'avais plus posé de question tandis que nous poursuivions notre route au milieu d'une plaine belle comme l'Eden, dans un nuage de poussière soulevée par nos rangers, paquetage sur le dos, casque lourd et fusil mitrailleur plaqué sur la poitrine.

J'avais du mal à imaginer que ce fût la guerre. Autour de nous, la nature était exubérante, comme gorgée de vie. Dans cette luxuriance sauvage, je contemplais au creux de ma main la petite ampoule bleue, plus petite qu'une balle, claire comme de l'eau, menteuse comme un champignon vénéneux.

Je l'avais mise dans ma poche pour ne plus y penser, convaincu que je la ramènerais intacte après la guerre et que je la montrerais à Alexandre pour me moquer de sa solennité quand il me l'avait donnée. Puis j'avais levé la tête sur l'horizon doré et presque aussitôt, nous étions tombés dans cette embuscade. Le reste ne fut plus qu'un déchaînement de coups de feu et de cris. Le temps de nous replier, nous avons perdu trois hommes. Deux tués sur place, le troisième enlevé. Je venais de vider mon premier chargeur. Je tremblais. Mon sac n'avait jamais été aussi lourd sur mes jambes.

*

Il fallait bien qu'on imagine l'ennemi puisqu'on ne le voyait jamais. Sans quoi nous n'aurions pas cru à ce que nous faisons. Cela aurait trop ressemblé à une colonie de vacances. Alors pour maintenir la tension nécessaire au combat, nous écoutions les récits des gradés qui nous enseignaient que l'ombre était le deuxième nom de nos adversaires. Ils nous racontaient comment la foudre pouvait frapper dans un ciel pur, comment cette conversation même pouvait cesser d'une seconde à l'autre, interrompue par une balle tirée de derrière un arbre. Et derrière la balle, je voyais celui qui mériterait notre vengeance. Et parmi les conteurs, au bivouac, je m'étais fait une sorte de grand frère qui s'appelait Alexandre.

Un an plus tôt, j'étais parti à la guerre en laissant pourtant à ma mère cet amour dont je croyais n'avoir nulle nécessité, emportant de mon père les convictions qui arment la conscience. J'avais ainsi l'illusion d'avoir fait ma valise soigneusement, en séparant le nécessaire pour survivre de l'essentiel qu'il fallait laisser sur place pour le retrouver intact au retour. Quant à la peur, elle était ce fardeau que nous portions à plusieurs, chacun se faisant un

devoir de la supporter pour ne pas l'alourdir sur les épaules des camarades. Elle nous donnait un poids majestueux sans nous écraser car elle n'était encore qu'un parfum.

*

Je ne sais comment, mais de notre cave ont filtré des mots, puis des noms, des photographies, enfin. Et notre déchéance s'est répandue dans les journaux de la métropole, ceux que je lisais avant d'être un soldat, ceux que lisent les gens ordinaires, les « civils ». Ceux que lisent mes parents.

Aujourd'hui, dans cette cellule propre, aux murs blancs, j'attends le jugement de la cour martiale, prévu à deux heures, en fixant la grande horloge qui me fait face. Je sais que tant que tournent ses aiguilles sombres, quelque part, mille autres prennent ma place dans une cave d'un pays inconnu pour haïr ceux qu'ils ne connaissent pas.

Je ne crains pas le jugement. Je ne crains pas le châtiment. Mais il y a une chose que je ne pourrai pas supporter. Tout à l'heure, quand je sortirai, il y aura dehors une multitude de personnes que je n'ai jamais vues, et derrière leurs téléviseurs des millions de gens qui ne me connaissent pas. Et tous me haïront.

Ma seule force face à cette échéance, je la dirige contre cette horloge pendue au mur du couloir, hors de ma cellule. Rien ne devrait pourtant l'arrêter. Mes bras ne vont pas assez loin pour l'atteindre. Et même si je pouvais la briser, d'autres à l'extérieur continueraient sa course. Je sais que seul un effort ultime de ma volonté peut réellement la faire arrêter de tourner. Une volonté énorme pour changer le mouvement en fixité. Un effort auquel succède l'épuisement.

L'aiguille des heures, faussement immobile, s'approche du chiffre 2, tandis que celle des minutes glisse lentement vers le 10. Je suis des yeux la longue aiguille rouge des secondes dressée sur le 12, qui descend en sautillant comme si les barreaux qui nous séparent la rendaient toute-puissante. Mais le pouvoir de briser le temps est encore entre mes mains. Le geste m'a longtemps paru surhumain, mais maintenant que la décision est prise, je l'accomplis sans effort, comme un dieu bouleverse le monde en levant un doigt.

L'aiguille rouge semble enfin perdre sa fierté. Je la vois qui ralentit, approche laborieusement du 4, puis du 5. Elle s'essouffle. Elle se ternit, elle tangué, c'est à elle de lutter, à présent. Elle

se traîne jusqu'au chiffre suivant, avant de succomber et de s'immobiliser pour l'éternité à 35 secondes, tandis que de ma main s'échappe la petite ampoule bleue que j'ai brisée.